

## Objet d'étude : le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle

Question de grammaire traitées au fil des textes (avec leçon de grammaire) : l'interrogation

Oeuvre intégrale : Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, édition au choix des élèves

Textes étudiés en explication linéaire

- II, 21, extrait
- III, 5, extrait
- V, 3, extrait

Groupement de textes complémentaires :

- Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, exposition, extrait (I, 2)
- Beaumarchais, « Caractères et habillements de la pièce » et liste des personnages

Parcours : « la comédie du valet »

Textes du parcours étudiés en explication linéaire

- Molière, *Les Fourberies de Scapin*, III, 2, extrait
- Marivaux, *L'Île des esclaves*, scène 6, extrait

Documents du parcours étudiés en lecture cursive

- Genet, *Les Bonnes*, exposition, extrait

Lecture cursive Victor Hugo, *Ruy Blas*

## CARACTÈRES ET HABILLEMENTS DE LA PIÈCE

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très noblement, mais avec grâce et liberté. La corruption du coeur ne doit rien ôter au bon ton de ses manières. Dans les moeurs de ce temps-là, les grands traitaient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre que le personnage est toujours sacrifié. Mais, joué par un comédien excellent (M. Molé), il a fait ressortir tous les rôles et assuré le succès de la pièce. Son vêtement du premier et second acte est un habit de chasse, avec des bottines à mi-jambe de l'ancien costume espagnol. Du troisième acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE, agitée de deux sentiments contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très modérée; rien surtout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de Mlle Saint-Val cadette. Son vêtement du premier, second et quatrième acte est une lévite commode, et nul ornement sur la tête. Au cinquième acte, elle a l'habillement et la haute coiffure de Suzanne.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. Dazincourt. S'il y voyait autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, surtout s'il y mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier comique du théâtre, M. Prévillo, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui saurait en saisir les nuances multipliées et pourrait s'élever à son entière conception. Son vêtement comme dans Le Barbier de Séville.

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices; son joli caractère est dessiné dans la préface, et c'est là que l'actrice qui n'a point vu Mlle Contat doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blanc à basquines, très élégant, la jupe de même, avec une toque appelée depuis par nos marchandes: «à la Suzanne». Dans la fête du quatrième acte, le Comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes et à rubans blancs. Elle porte au cinquième acte la lévite de sa maîtresse, et nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève avec une fierté bien placée à la hauteur très morale qui suit la reconnaissance du troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse qui se dissipe par degrés, de sorte qu'au cinquième acte on n'en aperçoit presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par-derrière; un chapeau et des souliers blancs.

FANCHETTE est une enfant de douze ans, très naïve. Son petit habit est un juste brun avec des ganses et des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune et très jolie femme; nous n'avons point à nos théâtres de très jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la Comtesse, ailleurs un charmant polisson, un désir inquiet et vague est le fond de son caractère. Il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connaissances, et tout entier à chaque événement; enfin il est ce que toute mère, au fond du coeur, voudrait peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement, aux premier et second actes, est celui d'un page de cour espagnol, blanc et brodé d'argent; le léger manteau bleu sur l'épaule, et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte, il a le corset, la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquième acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde et une épée.

BARTHOLO. Le caractère et l'habit comme dans Le Barbier de Séville; il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractère et vêtement comme dans Le Barbier de Séville; il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement

n'est qu'une grâce de plus qui doit être à peine sentie, et l'acteur se tromperait lourdement et jouerait à contresens s'il y cherchait le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère; et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol, moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutane; une grosse perruque, une gonille ou rabat espagnol au col, et une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge, mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER OU ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPPE-SOLEIL. Habit de paysan, les manches pendantes veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGÈRE. Son vêtement comme celui de Fanchette.

PÉDRILLE. En veste, gilet, ceinture, fouet et bottes de poste, une résille sur la tête, chapeau de courrier.

PERSONNAGES MUETS, les uns en habits de juges, d'autres en habits de paysans, les autres en habits de livrée.

### PLACEMENT DES ACTEURS

Pour faciliter les jeux du théâtre, on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque scène le nom des personnages dans l'ordre où le spectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la scène, il est désigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'instant qu'il arrive. Il est important de conserver les bonnes positions théâtrales; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers acteurs en produit bientôt un total dans le jeu des pièces, qui finit par assimiler les troupes négligentes aux plus faibles comédiens de société.

## PERSONNAGES

LE COMTE ALMAVIVA, grand corrégidor d'Andalousie

LA COMTESSE, sa femme

FIGARO, valet de chambre du Comte, et concierge du château

SUZANNE, première camariste de la Comtesse, et fiancée de Figaro

MARCELINE, femme de charge

ANTONIO, jardinier du château, oncle de Suzanne et père de Fanchette

FANCHETTE, fille d'Antonio

CHÉRUBIN, premier page du Comte BARTHOLO, médecin de Séville

BAZILLE, maître de clavecin de la Comtesse

DON GUSMAN BRID'OISON, lieutenant du siège

DOUBLE-MAIN, greffier, secrétaire de don Gusman

UN HUISSIER-AUDIENCIER

GRIPPE-SOLEIL, jeune pastoureau

UNE JEUNE BERGÈRE

PÉDRILLE, piqueur du Comte

Personnages muets

TROUPE DE VALETS

TROUPE DE PAYSANNES

TROUPE DE PAYSANS

La scène est au château d'Agua-Frescas, à trois lieues de Séville.

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*

**Figaro.** J'étais dans la chambre des femmes, en veste blanche : il fait un chaud !... J'attendais là ma Suzannette, quand j'ai ouï tout à coup la voix de monseigneur, et le grand bruit qui se faisait : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet ; et, s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il frotte son pied.*)

**Antonio.** Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brimborion de papier qui a coulé de votre veste, en tombant.

**Le Comte** *se jette dessus.* Donne-le-moi. (*Il ouvre le papier et le referme.*)

**Figaro, à part.** Je suis pris.

**Le Comte, à Figaro.** La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvait dans votre poche ?

**Figaro, embarrassé, fouille dans ses poches et en tire des papiers.** Non sûrement... Mais c'est que j'en ai tant ! Il faut répondre à tout... (*Il regarde un des papiers.*) Ceci ? ah ! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages ; elle est belle !... Ne serait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison ?... Non, la voici... J'avais l'état des meubles du petit château dans l'autre poche... (*Le Comte rouvre le papier qu'il tient.*)

**La Comtesse, bas à Suzanne.** Ah ! dieux ! Suzon, c'est le brevet d'officier.

**Suzanne, bas à Figaro.** Tout est perdu, c'est le brevet.

**Le Comte, replie le papier.** Eh bien ! l'homme aux expédients, vous ne devinez pas ?

**Antonio, s'approchant de Figaro.** Monseigneur dit si vous ne devinez pas ?

**Figaro le repousse.** Fi donc ! vilain, qui me parle dans le nez !

**Le Comte.** Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être ?

**Figaro.** A, a, a, ah ! *povero !* ce sera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avait remis, et que j'ai oublié de lui rendre. O o, o, oh ! étourdi que je suis ! que fera-t-il sans son brevet ? Il faut courir...

**Le Comte.** Pourquoi vous l'aurait-il remis ?

**Figaro, embarrassé.** Il... désirait qu'on y fit quelque chose.

**Le Comte regarde son papier.** Il n'y manque rien.

**La Comtesse, bas à Suzanne.** Le cachet.

**Suzanne, bas à Figaro.** Le cachet manque.

**Le Comte, à Figaro.** Vous ne répondez pas ?

**Figaro.** C'est... qu'en effet, il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage...

**Le Comte.** L'usage ! l'usage ! l'usage de quoi ?

**Figaro.** D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valait pas la peine.

**Le Comte rouvre le papier et le chiffonne de colère.** Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (*À part.*) C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerais pas ! (*Il veut sortir avec dépit.*)

les couches : carrés de terre, plates-bandes mêlés de fumier, pour favoriser la croissance des plantes

Jarni : forme abrégée et populaire de l'interjection « jarnidieu » (« je renie dieu »)

gourde : coup qui engourdit

page : jeune noble placé auprès d'un seigneur

brimborion : babiole, objet de peu d'importance

### Le Mariage de Figaro, Acte III, scène 5, extrait

**Le Comte.** ... Autrefois tu me disais tout.

**Figaro.** Et maintenant je ne vous cache rien.

**Le Comte.** Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association ?

**Figaro.** Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur ? Tenez, monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

**Le Comte.** Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais ?

**Figaro.** C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

**Le Comte.** Une réputation détestable !

**Figaro.** Et si je vau mieux qu'elle ? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ?

**Le Comte.** Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

**Figaro.** Comment voulez-vous ? La foule est là : chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse ; arrive qui peut, le reste est écrasé. Aussi c'est fait ; pour moi, j'y renonce.

**Le Comte.** À la fortune ? (*À part.*) Voici du neuf.

**Figaro.** (*À part.*) À mon tour maintenant. (*Haut.*) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château ; c'est un fort joli sort : à la vérité, je ne serai pas le courrier éterné des nouvelles intéressantes ; mais, en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

**Le Comte.** Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres ?

**Figaro.** Il faudrait la quitter si souvent, que j'aurais bientôt du mariage par-dessus la tête.

**Le Comte.** Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

**Figaro.** De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

**Le Comte.**... Il ne faudrait qu'étudier un peu sous moi la politique.

**Figaro.** Je la sais.

**Le Comte.** Comme l'anglais : le fond de la langue !

**Figaro.** Oui, s'il y avait ici de quoi se vanter. Mais feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore ; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend ; surtout de pouvoir au delà de ses forces ; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point ; s'enfermer pour tailler des plumes, et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux ; jouer bien ou mal un personnage ; répandre des espions et pensionner des traîtres ; amollir des cachets, intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure !

**Le Comte.** Eh ! c'est l'intrigue que tu définis !

### Beaumarchais, Le Mariage de Figaro, Acte V, scène 3, extrait

Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie ! ... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire ; tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagne : et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. – La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari quoique je ne le sois qu'à moitié ! (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs moeurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! - Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche (1) une comédie dans les moeurs du sérail (2). Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte (3), la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca (4), de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate (5), en nous disant : chiens de chrétiens ! - Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. - Mes joues creusaient, mon terme (6) était échoué : je voyais de loin arriver l'affreux recors (7), la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net : sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé (8) son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*)

Molière, *Les Fourberies de Scapin*, acte III, scène 2, 1671, extrait

GÉRONTE, *croyant voir quelqu'un*.- Ah !

SCAPIN.- Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer quérir main-forte contre la violence.

GÉRONTE.- L'invention est bonne.

SCAPIN.- La meilleure du monde. Vous allez voir. (*À part*.) Tu me payeras l'imposture.

GÉRONTE.- Eh ?

SCAPIN.- Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE.- Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

SCAPIN – Cachez-vous : voici un spadassin qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix*) « Quoi ? Jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Geronte, et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est? » (*à Géronte avec sa voix ordinaire*) Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefait*) « Cadédis, jé lé trouverai, sé cachât-il au centre dé la terre » (*à Géronte avec son ton naturel*) Ne vous montrez pas. (*Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui*) « Oh, l'homme au sac! » Monsieur. « Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Géronte. » Vous cherchez le seigneur Géronte? « Oui, mordi! Jé lé cherche. » Et pour quelle affaire, Monsieur? « Pour quelle affaire? » Oui. « Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton. » Oh! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. « Qui, cé fat dé Géronte, cé maraut, cé velître? » Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni bélître, et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. « Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hauteur? » Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. « Est-ce que tu es des amis dé cé Geronte? » Oui, Monsieur, j'en suis. « Ah! Cadédis, tu es de ses amis, à la vonne hure. » (*Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac*) « Tiens. Boilà cé qué jé té vaille pour lui. » Ah, ah, ah! Ah, Monsieur! Ah, ah, Monsieur! Tout beau. Ah, doucement, ah, ah, ah! « Va, porte-lui cela de ma part. Adiusias. » Ah! diable soit le Gascon! Ah! (*En se plaignant et remuant le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton.*)

GÉRONTE, *mettant la tête hors du sac* - Ah! Scapin, je n'en puis plus.

**Marivaux, L'Île des esclaves (1725), scène 6, extrait**

CLÉANTHIS - Je suis d'avis d'une chose, que nous disions qu'on nous apporte des sièges pour prendre l'air assis<sup>5</sup>, et pour écouter les discours galants que vous m'allez tenir ; il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaisir.

ARLEQUIN - Votre volonté vaut une ordonnance. (*A Iphicrate.*) Arlequin, vite des sièges pour moi, et des fauteuils pour Madame.

IPHICRATE - Peux-tu m'employer à cela ?

ARLEQUIN - La république le veut.

CLÉANTHIS - Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette manière-là, et tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le penchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure, il faut songer à cela ; il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procédons noblement ; n'épargnez ni compliments ni révérences.

ARLEQUIN - Et vous, n'épargnez point les mines. Courage ! quand ce ne serait que pour nous moquer de nos patrons. Garderons-nous nos gens ?

CLÉANTHIS - Sans difficulté ; pouvons-nous être sans eux ? c'est notre suite ; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN, à *Iphicrate* - Qu'on se retire à dix pas.

*Iphicrate et Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement et de douleur. Cléanthis regarde aller Iphicrate, et Arlequin, Euphrosine.*

ARLEQUIN, se promenant sur le théâtre avec *Cléanthis*. - Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour ?

CLÉANTHIS - Il fait le plus beau temps du monde ; on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN - Un jour tendre ? Je ressemble donc au jour, Madame.

CLÉANTHIS - Comment, vous lui ressemblez ?

ARLEQUIN - Eh palsambleu ! le moyen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête à tête avec vos grâces ? (*À ce mot il saute de joie.*) Oh ! oh ! oh ! Oh !

CLÉANTHIS - Qu'avez-vous donc, vous défigurez notre conversation !

ARLEQUIN - Oh ! ce n'est rien ; c'est que je m'applaudis.

CLÉANTHIS - Rayez ces applaudissements, ils nous dérangent. (*Continuant.*) Je savais bien que mes grâces entraient pour quelque chose ici. Monsieur, vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me dites des douceurs ; mais finissons, en voilà assez, je vous dispense des compliments.

ARLEQUIN - Et moi, je vous remercie de vos dispenses.

CLÉANTHIS - Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien ; dites, Monsieur, dites ; heureusement on n'en croira rien. Vous êtes aimable, mais coquet, et vous ne persuaderez pas.

ARLEQUIN, l'arrêtant par le bras, et se mettant à genoux - Faut-il m'agenouiller, Madame, pour vous convaincre de mes flammes, et de la sincérité de mes feux ?

CLÉANTHIS - Mais ceci devient sérieux. Laissez-moi, je ne veux point d'affaire ; levez-vous. Quelle vivacité ! Faut-il vous dire qu'on vous aime ? Ne peut-on en être quitte à moins ? Cela est étrange !

ARLEQUIN, riant à genoux - Ah ! ah ! ah ! que cela va bien ! Nous sommes aussi bouffons que nos patrons, mais nous sommes plus sages.

*La chambre de Madame. Meubles Louis XV. Au fond, une fenêtre ouverte sur la façade de l'immeuble en face. A droite, le lit. A gauche, une porte et une commode. Des fleurs à profusion. C'est le soir. L'actrice qui joue Solange est vêtue d'une petite robe noire de domestique. Sur une chaise, une autre petite robe noire, des bas de fil noirs, une paire de souliers noirs à talons plats.*

CLAIRE, *debout, en combinaison, tournant le dos à la coiffeuse. Son geste –le bras tendu– et le ton seront d'un tragique exaspéré.* - Et ces gants ! Ces éternels gants ! Je t'ai dit souvent de les laisser à la cuisine. C'est avec ça, sans doute, que tu espères séduire le laitier. Non, non, ne mens pas, c'est inutile. Pends-les au-dessus de l'évier. Quand comprendras-tu que cette chambre ne doit pas être souillée ? Tout, mais tout ! ce qui vient de la cuisine est crachat. Sors. Et remporte tes crachats ! Mais cesse !

*Pendant cette tirade, Solange jouait avec une paire de gants de caoutchouc, observant ses mains gantées, tantôt en bouquet, tantôt en éventail.*

Ne te gêne pas, fais ta biche. Et surtout ne te presse pas, nous avons le temps. Sors !

*Solange change soudain d'attitude et sort humblement, tenant du bout des doigts les gants de caoutchouc. Claire s'assied à la coiffeuse. Elle respire les fleurs, caresse les objets de toilette, brosse ses cheveux, arrange son visage.*

Préparez ma robe. Vite le temps presse. Vous n'êtes pas là ? (*Elle se retourne.*) Claire ! Claire !

*Entre Solange.*

SOLANGE. - Que Madame m'excuse, je préparais le tilleul (*Elle prononce tillol.*) de Madame.

CLAIRE. - Disposez mes toilettes. La robe blanche pailletée. L'éventail, les émeraudes.

SOLANGE. - Tous les bijoux de Madame ?

CLAIRE. - Sortez-les. Je veux choisir. (*Avec beaucoup d'hypocrisie.*) Et naturellement les souliers vernis. Ceux que vous convoitez depuis des années.

*Solange prend dans l'armoire quelques écrins qu'elle ouvre et dispose sur le lit.*

Pour votre noce sans doute. Avouez qu'il vous a séduite ! Que vous êtes grosse ! Avouez-le !

*Solange s'accroupit sur le tapis et, crachant dessus, cire des escarpins vernis.*

Je vous ai dit, Claire, d'éviter les crachats. Qu'ils dorment en vous, ma fille, qu'ils y croupissent. Ah ! ah ! vous êtes hideuse, ma belle. Penchez-vous davantage et vous regardez dans mes souliers. (*Elle tend son pied que Solange examine.*) Pensez-vous qu'il me soit agréable de me savoir le pied enveloppé par les voiles de votre salive ? Par la brume de vos marécages ?

SOLANGE, *à genoux et très humble.* - Je désire que Madame soit belle.

CLAIRE, *elle s'arrange dans la glace.* - Vous me détestez, n'est-ce pas ? Vous m'écrasez sous vos prévenances, sous votre humilité, sous les glaïeuls et le réséda. (*Elle se lève et d'un ton plus bas.*) On s'encombre inutilement. Il y a trop de fleurs. C'est mortel. (*Elle se mire encore.*) Je serai belle. Plus que vous ne le serez jamais.